



HAL
open science

“ On mangera, et il en restera ” ou de sainte Marthe la cuisinière

Karin Ueltschi

► To cite this version:

Karin Ueltschi. “ On mangera, et il en restera ” ou de sainte Marthe la cuisinière. Kôji Watanabé. “ Si est tens a fester ”, Hommage à Philippe Walter, CEMT Editions, p. 179-186, 2022, 978-4-9901346-1-7. hal-03736998v1

HAL Id: hal-03736998

<https://hal.science/hal-03736998v1>

Submitted on 23 Jul 2022 (v1), last revised 29 Jul 2022 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« On mangera, et il en restera » ou de sainte Marthe la cuisinière.

Paru dans « 'On mangera, et il en restera' ou de sainte Marthe la cuisinière », « *Si est tens a fester* », *Hommage à Philippe Walter*, sous la direction de Kôji Watanabé, CEMT Editions, Tokyo, 2022, p. 179-186.

*A mangier, fet il, me donez !
Ne sai de coi m'areisonnez.
Conte du Graal, v. 491-492*

Philippe Walter, on le sait, aime la Bretagne, les sentiers et les stations du *Tro Breiz* consacrés aux sept saints bretons. L'une d'elle est Quimper, où l'on fait mémoire de saint Corentin. On raconte que s'étant retiré à Plomodiern, Corentin pêchait chaque jour dans une fontaine un poisson dont il coupait une tranche, et qui se reconstituait aussitôt ; le poisson restait donc toujours entier. Une variante de cette légende évoque un poisson que l'ermite servait à un roi et à sa suite, poisson qui grossit assez pour nourrir tout le monde¹. Or on sait que le graal était à l'origine destiné à recevoir des plats au poisson, et en particulier « le Poisson d'abondance et de fécondité² ». Nous voici au cœur de notre sujet ; dans un bel article analysant sinon les mains du moins ces récipients largement ouverts vers le ciel pour en recueillir les offrandes vitales³, Philippe Walter a abordé le thème qui coïncide avec la première demande du Notre Père chrétien, quintessence des aspirations de l'homme, depuis le jeune Perceval – *a mangier me donez*⁴ ! – jusqu'aux quêteurs de graals, et dont le chercheur représente un spécimen particulièrement emblématique : ce sont des problématiques agraires qui constituent la trame souterraine de bien des grands mythes.

La malédiction de la *terre gaste*

La disette et la précarité de la survie sociale constituent le point de départ de beaucoup de fictions en témoignant d'un état du monde délétère. Des problématiques politiques (usurpation) ou morales (péchés) en sont les causes de surface rationalisées, mais qui se greffent en réalité sur des fondements cosmiques. *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes est particulièrement parlant à cet égard. Son héros a toujours faim ; c'est cette faim même qui lui fait commettre ses premiers impairs : il mange les pâtés de la demoiselle de la

¹ Bénédictins de Paris, *Vies des saints et des bienheureux*, Letouzey, 1959, t. 12, p. 383-387. Ph. Walter, *Perceval, le pêcheur et le Graal*, Paris, Imago, 2004, p. 234.

² J. Marx, *La légende arthurienne et le Graal*, Paris, PUF, 1952, p. 196.

³ Voir Ph. Walter, « Récipients ouverts et découverts. Mythe et vaisselle au XIII^e siècle d'après Guillaume d'Auvergne », dans D. James-Raoul, C. Thomasset (dir.), *De l'écrin au cercueil. Essai sur les contenants au Moyen Âge*, Paris, PUPS, 2007, p. 173-188.

⁴ *Perceval ou le Conte du Graal*, dans Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, édité sous la direction de Daniel Poirion, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1994, v. 491, p. 697.

tente et cause ainsi le malheur de l'innocente. La figure maternelle elle-même repose sur bien des paradoxes. Toute son existence semble vouée au combat contre la stérilité qui la frappe elle-même : *veuve* dame, elle n'a plus de mari, et sans doute commence-t-elle aussi à être âgée. Mais elle l'est aussi dans sa maternité même : elle a perdu deux fils. Depuis cette double catastrophe, elle vit retirée au cœur de la *gaste forest soutaine*, où elle s'évertue à remédier à la « disette » non seulement en y retenant son unique fils survivant à l'abri des menaces du monde, mais encore en employant un bataillon de « herseurs » pour cultiver ses terres qui se présentent donc comme autant d'essarts conquis sur la forêt.

C'est également par un miracle alimentaire que le *Conte* exprime la première victoire du héros sur les forces du mal qui affligent l'univers : un vaisseau accoste à la cité assiégée et exsangue de Blanchefleur à l'instant même où Perceval en a chassé la menace (le tyran), un vaisseau débordant de victuailles :

*Pain et vin et bacons salez
Et pors et bués avons assez
Por vandre, se besoinz estoit⁵.*

La vie peut reprendre, la famine a pris fin au même moment que l'injustice ; la surabondance de l'été vient combler un monde affamé et frigorifié.

Or le *Conte du Graal* est l'histoire d'un roi blessé, figure démultipliée dans le texte depuis le père de Perceval au roi Arthur qui présente lui aussi bien des traces de faiblesse ; l'infirmité du roi est intrinsèquement liée à la stérilité de la terre car elle s'y répercute. C'est que le roi est investi des fonctions liées à la régulation cosmique. La bonne marche du monde (fertilité, justice) est tributaire de la santé du roi et de sa capacité à assurer la pérennité via sa descendance. On a tendance à valoriser ses fonctions sacrée et guerrière, peut-être parce qu'elles sont plus « aristocratiques ». Mais sa fonction nourricière est fondamentale et précède les deux autres : le bon roi garantit les récoltes et la prospérité de ses sujets ; les prières accompagnant la cérémonie du sacre demandent l'abondance en vin, huile et blé. On raconte également qu'à l'occasion de la bataille de Bouvines, toutes les récoltes ont été détruites, mais qu'elles ont miraculeusement repoussé en un temps très bref, signifiant les effets vertueux de la victoire du bon roi contre l'ennemi. De même, à l'occasion du retour de Charles VII à Reims pour y être oint du contenu inépuisable de la Sainte-Ampoule, les chevaux ont piétiné

⁵ *Ibid.*, p. 748, v. 2541-2543.

toutes les vignes, mais le raisin là encore a repoussé miraculeusement, si bien qu'en 1429, on a vendangé, en Champagne, jusqu'à novembre⁶ !

C'est bien parce que le roi est investi d'une fonction nourricière, subordonnée au cycle cosmique, qu'il est immortel ; le mythe du retour du roi Arthur en rend compte : le scénario mythique place au cœur de sa problématique le personnage royal dont la blessure rituelle – qui peut symboliser la vieillesse – matérialise la nécessité périodique d'une réinvestiture, emblème du renouvellement du temps, c'est-à-dire d'une nouvelle rotation du cycle. « Accéder à la royauté est une affaire de sang⁷ », ce que dit d'ailleurs *a contrario* la tragédie du roi blessé. Échec et mat... Le roi est mort, mais vive le roi. D'autres « chiffres poétiques » actualisent le scénario. Parfois, la fatigue ou la maladie royale est expliquée par une faute, le « péché du roi » : Arthur a chassé le dimanche voire même le jour de Pâques au lieu de le sanctifier. Charlemagne aurait commis un inceste avec sa sœur Gille, et dont le fruit serait Roland lui-même ; c'est à cause de ce péché que le roi est condamné à un exil dans l'entremonde. Mais voilà, un roi ne peut pas mourir. Le roi Pêcheur – et son père encore davantage – rend compte de cette immortalité ou plutôt « amortalité » royale⁸ : un roi se régénère toujours, soit en guérissant de sa maladie, soit en étant remplacé par un descendant, entendez une manière de variante de lui-même.

« Chaque année, la nature mourait et ressuscitait : ainsi devait faire le roi. Toute chose, en quelques lustres, s'usait. Le souverain perdait ses forces et il fallait les lui redonner. Maintes civilisations ont connu ces cycles qui, sous un même règne, amenaient son trépas et sa résurrection symboliques⁹ ».

La notion de souveraineté est donc profondément liée à celle de la fécondité et de l'éternel retour du cycle saisonnier. C'est ce qu'on désigne aussi parfois par le nom de *Königsheil*, c'est-à-dire ce pouvoir miraculeux du Bon Roi de donner des terres fertiles et toutes sortes de richesses à son peuple.

Charles IX a imaginé le rite hautement significatif pour nous du « roi dormant » qu'il faut réveiller le matin de son sacre, le réveiller à une nouvelle vie. Ce « réveil » entraîne une véritable rédemption de la terre *gaste*¹⁰ : le nouveau roi acquiert aussitôt la vertu de thaumaturge, c'est-à-dire la capacité de guérir, aptitude qu'il s'applique en

⁶ P. Demouy, *Le Sacre du Roi*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2016, p. 14.

⁷ *Ibid.*, p. 13.

⁸ J. Marx, *La légende arthurienne...*, *op. cit.*, p. 278. Voir aussi p. 184 et p. 255.

⁹ J.-P. Roux, *Le roi. Mythes et symboles*, Paris, Fayard, 1995, p. 163.

¹⁰ Il affiche en cela une parenté avec Dionysos, ses fonctions saisonnières et nourricières. Or, Dionysos se muera en partie en (saint) Denis, le protecteur de la royauté française. Cf. K. Ueltschi, *Le pied qui cloche*, Paris, Champion, 2011, p. 289 et sq.

quelque sorte d'abord à lui-même en redevenant vivant et vigoureux, puis à tout son environnement. Le toucher des écrouelles en est l'illustration emblématique. Philippe Walter en a exploré les ramifications qui relient l'imaginaire du graal à celui de la royauté française via saint Marcoul et Corbény (« corps béni », soit ce *qui vient el graal*¹¹). Le banquet du couronnement entérine toutes ces significances :

« C'est l'usage, à la mort d'un marquis de Lusace,
Que l'héritier du trône, en qui revit la race,
Avant de revêtir les royaux attributs,
Aille, une nuit, souper dans la tour de Corbus ;
C'est de ce noir souper qu'il sort prince et margrave¹² ».

C'est bien au milieu d'un banquet sacré qu'apparaît le graal, porteur d'un miracle de bouche : c'est un « moulin magique » qui produit de la nourriture, en l'occurrence cette hostie qui maintient en vie – entre terre et ciel – le père du Roi Pêcheur qui doit être presque aussi vieux que le monde lui-même. Le vieux roi blessé et frileux est donc une image de « l'engourdissement de l'hiver », auquel est opposée l'« espérance du printemps¹³ », i.e. du graal, – du moins si Perceval avait su en libérer la force magique en posant la question salvatrice qui a précisément pour centre le contenu et la fonction nourricière du *vaisseau*. Y répondre aurait permis d'activer à l'échelle universelle la faculté de ce « pot miraculeux » qui aurait alors produit dans une surabondance inépuisable la nourriture capable à la fois de rassasier, de guérir et de rajeunir.

C'est que le graal vient de l'ailleurs. Et l'Autre Monde des Celtes est précisément le pays de la surabondance ; c'est pourquoi on y trouve toutes sortes d'objets et contenants magiques¹⁴, écuelles, cornes et chaudrons dont le contenu se renouvelle constamment – ce qui est aussi la caractéristique du graal.

« Le miracle [du renouvellement de la nourriture] se produit le plus souvent dans un récipient, de sorte qu'il s'établit une connexion entre contenu et contenant et que la présence spontanée et le renouvellement de nourriture sont considérés comme une vertu du récipient (chaudron, vase) liée à son caractère de talisman de l'Autre Monde et d'objet divin¹⁵. »

¹¹ Ph. Walter, *Perceval, le pêcheur et le Graal*, op. cit., p. 89-93.

¹² Victor Hugo, *La légende des siècles*, « Les chevaliers errants », Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1950, p. 237.

¹³ J. Frappier, « Le cortège du Graal », dans R. Nelly (dir.), *Lumière du Graal*, Paris, Cahier du Sud, 1951, p. 185.

¹⁴ ATU n° 565, « The magic mill », plus exactement D1601 et sq.

¹⁵ J. Frappier, *Autour du Graal*, Genève, Droz, 1977, p. 142, n° 14.

C'est là un thème abondamment exploité par les traditions orales. Ainsi, *La Bouillie sucrée*¹⁶ des Frères Grimm raconte comment une *vieille femme* offre un pot magique à une enfant. Mieux – la jeunesse, l'avenir sont donc valorisés –, la mère ne sait pas s'en servir et lorsqu'elle le met en route en l'absence de sa fille, elle ne sait pas l'arrêter, si bien qu'il déborde et inonde la ville, « comme s'il voulait rassasier la terre entière » mais en menaçant rapidement de noyer toute la population. Heureusement, la jeune fille dépositaire de la parole magique parvient à l'arrêter à temps, mais tous ceux qui voulaient atteindre la ville devaient se frayer leur chemin en mangeant !

De lait, de miel et de boudins

Tous les rêves de Cocagne, où l'on moissonne sans avoir semé, où l'on ne vieillit jamais, et où le péché de *gula* est aboli, font écho à ces scénarios. Ce n'est pas seulement un mythe ancestral ; cet imaginaire apporte une réponse fictive aux privations chroniques. Le mot renvoie d'ailleurs à la cuisine (mais également, comme l'a démontré Philippe Walter, à Galaad, le héros qui achèvera la quête du Graal¹⁷ !). Le pays de Cocagne est en effet avant tout un paradis alimentaire où l'on peut se contenter de vivre sans travailler, dans une surabondance produite par la nature elle-même. À partir du moment où le premier des besoins est satisfait de manière pérenne, la porte aux autres plaisirs de la chair est ouverte. Le pays de Cocagne constitue donc un démenti aux réalités les plus contraignantes (famines, rudesse de la condition humaine et du travail, morale très restrictive en matière de sexualité et de jeûnes), ce qui explique son caractère essentiellement populaire : les castes plus aisées semblent moins concernées par ces fantasmes matérialistes « du bas du corps » et autres déchaînements bruyants très peu courtois. Mais ces rêves posent également un défi à la malédiction de l'Éden : le labeur éreintant, la souffrance de la naissance, enfin, la décrépitude et la finitude. Ils ramènent l'homme en quelque sorte au moment d'avant la malédiction, où il vivait heureux dans la plénitude d'un merveilleux jardin.

Or, Dieu lui-même entretient ce rêve : il fait tomber la manne et des cailles du ciel (Exode, 16) ; il envoie le prophète Elie (d'ailleurs originaire de Tishbé *en Galaad*) chez la bonne veuve qui lui prépare un pain avec ce qui lui reste de farine et d'huile, réserve qui se renouvelle ensuite constamment (I, Rois, 10-16 ; I, Rois, 19, 5-6). Dieu veille sur les

¹⁶ « Der süsse Brei », KHM n° 103. Variante : *Die Sterntaler*, KHM n° 153. Autres objets pourvoyeurs de nourriture : voir KHM n° 36 (table), KHM n° 54 (nappe).

¹⁷ *Cucunia* (*Abbas cucuniensis*) semble attesté dès le XII^e siècle. Le nom est bâti sur le latin *coquere* (faire la cuisine, cuire, cf. allemand *kochen*) mais joue aussi de l'homophonie avec « coquin ». Ph. Walter, *Galaad, le pommier et le Graal*, Paris, Imago, 2004, p. 205-206.

hommes : « ils mangèrent, et il en resta, selon la parole du Seigneur » (Rois II, 4, 44). Le Nouveau Testament n'est pas en reste ; on y trouve le récit de la multiplication miraculeuse de cinq pains et deux poissons ; à la fin du repas, il en resta douze paniers (Jean, 6, 1-15). Enfin, le miracle eucharistique, sous les espèces du pain et du vin transsubstantiés en corps du Christ assure à l'homme l'immortalité.

Dans l'univers gréco-latin, l'Arcadie, le pays de Pan, est souvent considérée comme l'ancrage géographique de ce lieu et âge d'or, et que reprendront les pastorales du Moyen Âge – pensons au corsage de la bergère Marion qui y cache du pain et du fromage frais pour son Robin, pensons au Torlore d'*Aucassin et Nicolette* ! Geoffroy de Montmouth pour sa part écrit à propos de l'Île des pommes (ou île fortunée) :

« Tout y pousse tout seul. Elle n'a pas besoin de paysans pour labourer les champs. Il n'y a aucune culture, exceptée celle que la nature procure. D'elle-même, elle donne des moissons abondantes et des raisons. Dans ses forêts, des arbres fruitiers jaillissent de l'herbe rase. Là-bas, on vit des centaines d'années et même plus¹⁸. »

Le *Fabliau de Cocagne* (XIII^e siècle¹⁹) est une des premières attestations écrites du topos au Moyen Âge. Un jongleur demande au pape de l'envoyer au pays de Cocagne où le sommeil (et non le travail) est rémunéré en espèces sonnantes et trébuchantes. Les maisons sont construites en denrées comestibles. Les tables sont constamment mises ; des oies rôties courent partout. Mais le plus extraordinaire, c'est la rivière où coule à la fois du vin rouge et blanc et qui charrie des timbales en or et en argent. On fête Pâques et carnaval quatre fois par an ; le carême, lui, ne revient que tous les quatre ans ; si on mange alors du poisson, il est préparé de la manière la plus raffinée possible. Les femmes sont belles et aiment l'amour, des bourses pleines jalonnent les routes. Et au centre de tout cela sourd la fontaine de jouvence. Malheureusement, ce pays est difficile d'accès...

Ces « mythes de la ripaille²⁰ » nés au Moyen Âge se développent aux XVI^e et XVII^e siècles.

« La Cocagne est une utopie médiévale, car elle n'est pas le nostalgique âge d'or de l'Antiquité, ni une société futuriste comme celles des socialismes de l'époque moderne. La Cocagne n'est ni dans le passé ni dans le futur. La Cocagne est la fête d'un éternel présent²¹. »

¹⁸ Geoffroy de Monmouth, *Vita Merlini*, éd., traduction et notes par Ch. Bord et J.-Ch. Berthet, *Vie de Merlin*, in Ph. Walter (dir.), *Le Devin maudit. Merlin, Lailoken, Suibhne. Textes et étude*. Grenoble, ELLUG, 1999, p. 49-171, v. 908 et sq., p. 122 sq. On trouve déjà mention de ces îles dans les *Etymologies* d'Isidore de Séville (Livre IX, vi, 8).

¹⁹ *Li fabliaus de Coquaigne*, édition dans Henry, Albert, *Contribution à l'étude du langage ænologique en langue d'oïl (XII^e-XV^e s.)*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1996, 2 t., (t. 1, p. 178-179 ; t. 2, p. 196).

²⁰ J. Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, 1964, p. 233.

Une nature généreuse, pourvoyeuse de nourriture sans limite pousse la cour royale et sa fonction régulatrice dans l'ombre et la réduit avec son palais royal en sucre au statut d'élément du décor. Quant au monarque, « s'il s'en trouve un, c'est Panigon, roi fainéant et glouton, et la reine s'y nomme Poltroneria²² » ! Sa fonction est devenue obsolète puisque la nature a pris le relais comme pour sanctionner les failles royales cycliques et ses conséquences désastreuses ; la fontaine de jouvence centrale a pris la place de son trône et affirme qu'enfin, le temps s'est immobilisé, que l'ordre du monde est devenu pérenne, et la jeunesse éternelle.

Oserions-nous proposer une sainte patronne à cet univers au demeurant passablement impie, non qu'il ait besoin d'être racheté, mais plutôt justifié et rehaussé dans son humble qualité de rêve humain élémentaire ? Je proposerai bien à l'examen de Philippe Walter la maternelle, l'aimable (et parfois malmenée) Marthe, la « prudente Marthe » qui « administrait avec soin les biens de sa sœur et de son frère et qui fournissait également le nécessaire aux soldats, aux serviteurs et aux pauvres » : Marthe « la noble hôtesse²³ » de Béthanie qui nous offre un bel exemple de syncrétismes entre sphère savante, influences préchrétiennes et rationalisations littéraires. La *Vie* peinte par Jacques de Voragine souligne paradoxalement sa frugalité, peut-être condition de sa prodigalité : n'a-t-il pas dit la même chose à propos de saint Nicolas, qui ne tétait sa mère que deux fois par semaine ? La tradition il est vrai a surtout retenu que l'hôtesse du Christ venue évangéliser la Provence y triomphera de la redoutable Tarasque, dragon ogre qu'elle rend doux comme un agneau²⁴. Mais, suivant la leçon des Écritures qui font de Marthe une mère nourricière aux antipodes de la contemplative Marie (cf. Luc, 10, 40-41), elle finit par devenir également la patronne des cuisiniers et des aubergistes.

Ainsi, bien des réécritures de nos antiques mythes ou références scripturaires affichent des traces de « contaminations » populaires. Le cycle romantique *Des Knaben*

²¹ J. Le Goff, introduction à Hilário Franco Júnior, *Cocagne, Histoire d'un pays imaginaire*, Paris, Les éditions Arkhê, 2013, p. 9. Voir aussi les travaux de l'équipe de Florent Quellier : « COCAGNE. Enquête sur les végétaux et les paysages des pays de Cocagne européens (XIII^e – XVIII^e siècle), enfin le cours public de Florent Quellier « Le pays de Cocagne par mets et par mots » : <https://nantes-histoire.org/le-pays-de-cocagne-par-mets-et-par-mots/> . Voir aussi Dieter Richter, *Schlaraffenland. Geschichte einer populären Phantasie*, Cologne, Diederichs, 1984 ; Martin Müller, *Das Schlaraffenland. Der Traum von Faulheit und Müßiggang*, Vienne, Brandstätter, 1984 ; Herman Pleij, *Der Traum vom Schlaraffenland. Mittelalterliche Phantasien vom vollkommenen Leben*, Francfort s.M., Fischer, 2000.

²² G. Demerson, « Cocagne, utopie populaire? », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1981, p. 532.

²³ J. de Voragine, *La légende dorée*, éd. Alain Boureau (dir.), Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2004, p. 510 et 555.

²⁴ Ph. Walter, *Mythologie chrétienne. Fêtes, rites et mythes du Moyen Age*, deuxième édition, Paris, Imago, 2003, p. 166-167.

Wunderhorn (le *Cor merveilleux de l'enfant* : retenons en passant la possible polysémie de ce cor qui peut aussi être d'abondance !) place notre Marthe dans les cuisines célestes, manière de pays de cocagne chrétien imaginé par Achim von Arnim et Clemens Brentano, puis mis en musique par Gustave Mahler dans son *Lied von der Erde* : au jardin céleste, saint Luc tue le bœuf, et les anges cuisent le pain, saint Pierre attrape les filets pour s'occuper des poissons – et sainte Marthe est aux fourneaux :

*Wir genießen die himmlischen Freuden,
d'rum tun wir das Irdische meiden!
Kein weltlich' Getümmel
hört man nicht im Himmel!
Lebt Alles in sanftester Ruh'! (...)*

*Sollt ein Fasttag etwa kommen,
alle Fische gleich mit Freuden angeschwommen,
dort läuft schon Sankt Peter
mit Netz und mit Köder
zum himmlischen Weiher hinein!
Sankt Martha die Köchin muß sein!*

*Kein' Musik ist ja nicht auf Erden,
die unsrer verglichen kann werden...*

Du reste, on la fête le 29 juillet, au cœur de la maturité de l'été. En elle sont exaltées des vertus domestiques, maternelles, nourricières. Quelle figure réconfortante ! Elle se positionne aux antipodes de l'austère Carême.

Justement, le calendrier nous ramène régulièrement aux réjouissances de la chair – qui sont aussi plaisir des cœurs ! –, en premier lieu le mardi gras, bien sûr, où il s'agit de faire des réserves avant de plonger dans les rigueurs maigrichonnes du carême. Les banquets de Noël et les chants qui les accompagnent insistent de leur côté sur cette conception tout épicurienne du paradis où le gras règne en maître incontesté. Le sacrifice annuel du cochon résume tout cela, ainsi que ces offrandes sous forme de boudins que l'on fait à la Vierge, comme dans ce superbe Noël (XVI^e siècle) retraçant le dialogue entre deux bergers :

« COLIN
Que luy donras-tu Robin,
A ceste vierge nourice.

ROBIN
Je luy donray d'un boudin
Et d'une bonne saulcisse
Faictz au sel et à l'espice

Et toy, Colin, il faudra
Que luy donne quelque chose. (...)

COLIN ET ROBIN
Or chantons donc tous Noël
En l'honneur du fruict de vie
Nau-Noël, Noël, Noël
Pour Jésus et pour Marie
Or Dieu gard la compaignie
Amen, Noël²⁵. »

Et pour que la joie soit parfaite, on règle aussi son compte à ce boucher d'Hérode qui devient même, par une inversion tout à fait cohérente, dans cet autre Noël de la même époque, un cochon qu'il s'agit d'étripper :

« Le gros et ventru Hérode
Reçut vite la pièce de sa monnaie.
En crevant
Sa chair devint si corrompue
Qu'il pua comme un damné
Vilain.
Il perça sa bedaine
Avec un méchant couteau
Si bien qu'il rendit tripes et boyau
C'est une mort vilaine²⁶. »

Ces banquets de réveillon reçoivent parfois le nom de *Defructus* (emprunté à l'antienne *De fructis ventris tuis* qui est chantée à Noël) : aux vêpres, dans le Doubs notamment, on emportait à l'église des jambons, des pâtés et d'autres gâteaux qu'on entassait dans un coin de la sacristie. Lorsque on en arrivait au verset *De fructu ventris tui ponam sedem tuam*, « les assistants se jetaient sur ces victuailles, se les disputaient²⁷ » !

Oui, avant que la dinde ne le détrône dans les banquets de réveillon, on mangeait du cochon à Noël, cochon que l'on avait gavé toute l'année et sacrifié pour l'occasion ! C'est que tout y est bon, Varron le disait déjà, et Pline soulignait l'inépuisable fécondité du porc, véritable miracle de la nature, capable d'avoir plusieurs portées nombreuses par an tout en étant extraordinairement modeste dans ses exigences : il mange à peu près tout, en particulier des denrées surabondantes et à peu près incontestibles pour la plupart des autres créatures : les glands et les faines.

²⁵ H. Poulaille, *La grande et belle bible... du XII^e au XVI^e siècle, op. cit.*, p. 347. *Recueil [sic] de vieux et nouveaux Noëlz*, recueilli par frère Jehan de Villegontier, Manuscrit BN Fr. 14.963 (Fonds La Vallière).

²⁶ *Noëls de Lucas Le Moigne*, Paris, 1860, Noël 11, p. 51-52.

²⁷ A. Van Gennep, *Le folklore français*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1999 (1937-1958), t. 3, p. 2627.

Ah, ce gras ! Quel souverain remède contre les maux de l'hiver ! – Cher Philippe, vous souvenez-vous d'un de nos premiers déjeuners ? Il y a si longtemps, à Rennes ... Mais je n'ai jamais oublié que ce fut à la Brasserie « Léon le cochon » ; il me semble bien que vous aviez choisi, pour faire honneur à la Maison, un somptueux pied de cochon panné – et tout tristanien ! La première et la troisième fonctions duméziliennes ne coïncident-elles pas dans la figure du maître et gardien du cochon²⁸ ? Et le cochon, n'en déplaise aux tenants d'hierarchies simplistes, le porc est bien un animal *faé* dont la consommation ne peut qu'inspirer, au même titre que l'ingestion d'un rouleau (*comme du miel à la bouche mais amer aux entrailles*) peut faire de vous un prophète. Or, dans bien des récits mythiques – et c'est ainsi que la boucle se boucle – « il est question du porc magique qui, dans les festins de l'Autre Monde, est toujours cuit à point et ne diminue jamais²⁹ » ! C'est qu'il vient de l'Autre Monde, commente Philippe Walter, où il s'est gavé de pommes merveilleuses³⁰ !

Conclusion

« Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour » : à l'instar de cette première demande du Notre-Père, les rêves de l'homme sont humbles – des boudins, du gras, et les saveurs célestes qu'une bonne cuisinière, avec sa magie personnelle, parvient à faire paraître. Le pays de Cocagne, il est vrai, se passe de la cuisinière et des transformations qu'elle fait subir aux aliments, lesquels tombent tout cuits et chauds dans la bouche des éternels affamés et autres altérés. Lancelot, Haveloc ou Rainouart nous l'ont appris : le chemin vers l'accomplissement héroïque ou l'accès à la souveraineté passe volontiers par une étape aux cuisines, voire même les porcheries ! Du reste, n'est-il pas vrai que pour atteindre l'*otium* nécessaire au philosophe et au poète, il faut commencer par avoir le ventre plein et être libéré des contraintes élémentaires de la vie matérielle ? Philippe Walter le sait mieux que quiconque pour avoir consacré sa vie de chercheur à l'analyse de ces objets et denrées dédaignés par la recherche traditionnelle et toute bourrée d'orgueil : il est allé les ramasser au bord du chemin, les a rassemblés précautionneusement et en a édifié une œuvre unique, *en veilleur* et en fondateur ; à l'image du porcher mythologique³¹, il avait vu bien avant les autres qu'il s'agissait de nourritures d'immortalité.

Karin Ueltschi

²⁸ Cf. Philippe Walter, *Tristan et Yseut, Le porcher et la truie*, Paris, Imago, 2006, p. 55.

²⁹ J. Chevalier, A. Gheerbrandt, *Dictionnaire des Symboles* (1969), Paris, Seghers, 1974, p. 146 (« art. sanglier »).

³⁰ Cf. Philippe Walter, *Tristan et Yseut, op. cit.*, p. 75.

³¹ Cf. *ibid.*, p. 57-59.

